

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \( 1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[216. Paris, Samedi 13 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 216. Paris, Samedi 13 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1839 ( 1er juin - 5 octobre )**

*Ce document est une réponse à :*

[212. Baden, Mercredi 10 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date1839-07-13

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°237/251-252

### Information générales

LangueFrançais

Cote586, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe  
Supportcopie numérisée de microfilm  
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)  
Transcription  
216 Paris Samedi 18 Juillet 1839, 8 heures

J'attends. Je devrais ne rien dire de plus, car d'ici à 10 heures je suis tout là. La Cour des Pairs a rendu hier au soir son arrêt, au milieu d'un calme profond. La délibération intérieure a été solennelle. Les plus difficiles sont contents de sa gravité, de sa liberté, de sa probité. La majorité sur le point capital, Barbès a été grande 133 contre 22. Le parti de l'indulgence a été soutenu par des hommes de tous les partis et surtout par ce motif qu'il fallait craindre d'exciter le fanatisme jusqu'à la rage, et de concentrer cette rage sur une seule tête. M. Cousin a soutenu cela avec beaucoup de talent. M. Molé a bien parlé, brièvement, mais nettement, pour la condamnation à mort. Je n'ai encore vu personne ce matin ; mais rien ne m'indique qu'il y ait eu le moindre bruit cette nuit. On en attendait un peu autour de la prison. En fait de forces et de précautions, il y a du luxe. On a raison. Le Duc de Broglie repart ce matin pour la Suisse. Nous nous sommes dit adieu hier au soir. Pendant son séjour, quelques uns des ministres l'ont pressé d'entrer avec eux aux Affaires étrangères. Je l'en ai pressé moi-même, me mettant, s'il entrait, à sa disposition pour le dehors. Il a positivement refusé.

10 heures

J'attends encore. Montrond sort de chez moi, guéri de son érysipèle. Il part dans deux jours pour Bourhame. Delà à Bade. Je regrette bien qu'il m'y soit pas allé plutôt. Quoique vous l'eussiez probable. ment bientôt aisé. Il est bon à retrouver souvent, mais non pas à garder longtemps. Le Maréchal se trouve fort bien aux Affaires Etrangères, et n'a aucun dessein de les céder à personne. L'Orient va très bien, grâce à lui. Tout s'y arrange, et s'y arrangera encore mieux si le Sultan meurt. Un jeune Prince, un Divan nouveau se hâteront de faire la paix avec le Pacha. La paix donc, le Sultan vivant. Encore plus la paix, le Sultan mort. D'ailleurs, il y aura une conférence, à Vienne, et vous y viendrez. M. de Metternich vous promet. ainsi sera réglée la plus grosse affaire de l'Europe. Rien n'est tel que les petits Ministères pour les grosses affaires.

Voilà le N°212. Les dernières lignes valent Je vois que le bruit d'une conférence à Vienne est Baden, comme à Paris. M. Villemain a défendu hier son budget spirituellement mais trop plaisamment. Notre Chambre n'aime pas qu'on plaisante. Il lui semble qu'on ne la prend pas au sérieux. Elle n'aime pas non plus les compliments et M. Villemain en est prodigue. C'est l'usage à l'académie. Entre gens d'esprit de profession, on se croit obligé de ne pas passer sans une révérence devant l'esprit, les uns des autres comme les prêtres catholiques ne passent pas sans un salut, devant l'autel. Notre Chambre ne se pique pas d'esprit, et n'en juge que plus sévèrement ceux qui en ont. Adieu. J'y vais à cette Chambre qui ne se pique pas d'esprit. Je verrai aujourd'hui quand nous finirons. Adieu Adieu. Encore une fois des détails.

G.

J'irai voir Pozzo aujourd'hui ou demain à votre intention.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 216. Paris, Samedi 13 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1747>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 13 juillet 1839

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

---

Reçu à Vicence et

59  
 Son budget spiri-  
 tuel. Autre Chambre  
 lui semble qu'on ne  
 saurait pas en plus  
 on est prodigue.  
 tu pourrais dire de  
 la ne pas passer  
 est la une de, autre  
 passent par, sans  
 Chambre ne le  
 que plus sévère

Chambre qui ne de  
 qu'on ne lui quand  
 encore une fois, etc.

demain, à votre

J'attends. Je devrais en dire  
 dire de plus, car d'ici à 10 heures, je suis tout là.  
 La Cour des Pairs a rendu hier soir son  
 arrêt, au milieu d'un silence profond. La délibé-  
 ration intérieure a été solennelle. Les plus  
 difficiles sont ceux de la gravité, de la  
 liberté, de la probité. La majorité sur le point  
 capital, Bachelin, a été grande, 133 contre 22.  
 La partie de l'indulgence a été soutenue par de  
 hommes de tous les partis, et surtout par ce  
 motif qu'il falloit craindre d'accroître le fanatisme  
 jusqu'à la rage, et de compromettre toute œuvre  
 sur une seule tête. M. Cousin a soutenu cela  
 avec beaucoup de talent. M. Molé a bien  
 parlé, brièvement, mais nettement, pour la  
 condamnation à mort. Je n'ai encore vu person-  
 ne dans le public; mais rien ne m'indique qu'il y ait  
 eu le moindre bruit toute nuit. On en attendait  
 un peu autour de la prison. En fait de forces,  
 et de précautions, il y a du luxe. On a raison.  
 Le duc de Broglie repart ce matin pour  
 la Suisse. Nous nous sommes dit adieu bien sûr.

Pendant son séjour, quelques uns des ministres  
l'ont pressé d'entrer avec eux, aux affaires  
étrangères. Le Roi ne pressa moi-même, me  
méditant, s'il eût été, à la disposition pour le  
dehors. Il a positivement refusé.

le Roi.

N'attendez rien.

Montrez donc de chez moi, qu'il se dan  
cédipite. Il passera dans deux jours pour Brindley  
de là à Baden. Je regrette bien qu'il n'y soit  
pas allé plutôt. Lorsque vous l'avez vu probable  
-ment bientôt été. Il est bon à retrouver  
souvent, mais non pas à garder longtemps.

Le Muezzin de la ville fera bien aux affaires  
étrangères, et n'a aucun dessein de le céder à  
personne. L'Ordre va très bien, grâce à lui. Tout  
s'y arrange, et s'y arrangera encore mieux si  
le Sultan meurt. Un jeune Prince, en disant  
nouveau le hâter de faire la paix avec le  
Pacha. La paix donc, le Sultan vivant. Encore  
plus la paix, le Sultan mort. D'ailleurs, il  
y aura une conférence à Vienne, et vous y  
viendrez. On se mettra à l'œuvre pour  
ainsi dire régler la plus grosse affaire de  
l'Europe. Rien n'est tel que le petit Ministre  
pour les grosses affaires.

Voilà l. 1. 1792. La dernière ligne vaut.

viens que la po  
à 190 livres, le  
du futur que, le  
que vous jurez  
seront de la po  
va. cependant  
je veux vous a  
aux de habit  
Boulanger, Luc  
y touche. Mais  
de votre d'écrit  
aux bords de m  
lady Louisa, b  
dépense à sa  
ne puis pas  
de puis pas  
de décider. Je  
que j'ai me, de  
charges de la  
tout prendre  
donc; sur vot  
que je vous d  
heure, l'imp  
votre jeunesse  
fera plus pro  
près de vous

le, ministres  
affaires  
me, me  
situation pour le

des de son  
pour Brundage  
quel qu'il soit  
probable  
retrouvés  
longtemps.

bien aux affaires  
de la côté à  
rue à lui. Tout  
une mince  
un d'ivan  
la paix avec le  
vivant. Encore  
l'attente, il  
et vous y  
promet.  
affaires de  
le ministres  
jeux valent

mieux que les premiers. Quelle pitie' de laisser ainsi  
à 120 lieues, les variations d'une sainte choré ! Le  
sa fatigue, tête et cœur, à chercher ce qu'il faut  
que vous fassiez. Paris ? Le le quitte, et vous y  
seriez peut-être quand tout le monde s'en  
va. Cependant Lady Stanville y est, et y restera,  
je crois. Vous avez Ambassadeurs aussi. Vous y  
avez des habitudes. Je serai plus près. Dis-je, je  
Boulogne, Lucques ? La mer y est, la Normandie  
y touche. Mais personne ; je ne sais personne,  
de votre société ou de la mienne qui s'est  
aux bords de cette armée. L'Angleterre,  
Lady Lindsay, Broadstairs ? Le cabaret, et je  
m'en vais à cabaret. Je ne puis pas, non, je  
ne puis pas décider de vous, pour vous.  
Je puis pas faire à qui me donnerait le droit  
de décider. Je suis en charge, du soin de ceux  
que j'aime, de tout leur sort. Mais pour les  
charges de tous, il faut disposer de tous ; pour  
tout prendre, il faut tout donner. Entrez  
donc, sur votre sainte, dans tous les détails  
que je vous demande. Redites-moi, heure par  
heure, l'emploi de votre journée, de toute  
votre journée. hélas, de tout cela ne m'en  
fera pas prendre la place que j'y voudrais  
prendre, de vous, que j'y voudrais sans cesse.

Je vois que le bruit d'une conférence à Vicence est à Baden comme à Paris.

M. Villermain a défendu hier son budget spirituellement, mais trop plaisamment. Notre Chambre n'aime pas qu'on plaisante. Il lui semble qu'on ne le prend pas au sérieux. Elle n'aime pas non plus les comptimens, et M. Villermain en est prodigue. C'est l'usage à l'Académie. Notre genre d'impôt de profession, on le croit obligé de ne pas passer dans une revue devant l'impôt les uns de, autre, comme les prêtres catholiques ne passent pas, sans le salut, devant l'autel. Notre Chambre ne le pique pas d'esprit, et non juge que plus sévèrement ceux qui en ont.

Adrien. J'y vais à cette Chambre qui ne le pique pas d'esprit. Je verrai aujourdhui quand nous finirons. Adrien. Adrien. Encore une fois, de détails.

J'ai vu Puzos aujourdhui ou demain, à votre intention.

dire de plus,

La Cour

Arret, au motif

ration intérieure

difficile sans

libre, de la

capitale, Barth

le parti de

homme de la

motif qu'il fa

jusqu'à la re

sur son état

avec beaucoup

parti, biev

condamnation

le motif; mais

en le méandre

un peu ant

le de pr

Le d

la Suisse. D